

—Le prince Andras Zilah, qui doit, mon oncle, nous faire l'honneur d'être des nôtres, à Maisons...

—Ah! ah! Heureux... enchanté... très flatté, prince, balbutiait dans sa grosse moustache blanche le général, qui inclinait sa tête rase, charnue par derrière, et roulait des yeux ronds sous des sourcils durs comme des brosses à dents... Andras Zilah!... Ah! 1848!... Rude époque... Quelles estafilades!... Ah! ah!... C'est fini... Fini... On ne se déteste plus maintenant.

—Enchanté... heureux... Le prince Zilah! Comment donc!

Puis, pour Andras, le souvenir de cette soirée tourbillonnait comme une vision, avec des fièvres charmées de beaux rêves.

Il rentrait chez lui à pied, par la nuit claire, renvoyait son coupé, ayant besoin du grand silence et de l'air de la nuit, et il s'étonnait, en frappant du talon les trottoirs des Champs-Élysées, de retrouver au fond de son être toute cette ivresse de jeunesse qui lui montait joyeusement au cœur et au front comme par bouffées printanières.

## V

Il y avait comme une coquetterie de femme, mêlée à l'amour profond du sol où reposait la martyre qui avait été sa mère, dans le soin que prenait Marsa Laszlo de porter, au lieu de son nom, ce surnom : la *Tzigane*. A son esprit, aussi aiguë que celui d'une Parisienne, ce surnom alerte, résonnant et cuivré comme les *czimbalom* des musiciens hongrois, ajoutait un charme bizarre, une originalité pimpante, quelque chose comme une aigrette. La *Tzigane*!...

Dans les allées du Parc, à Maisons-Laffitte, lorsqu'on l'apercevait, à cheval sur son angée noir, pur sang, ou conduisant sa victoria attelée d'une paire rohan de la race Kisber, on ne la désignait jamais autrement. Devant ses chevaux, allongeant leurs corps souples ou sautant hardiment après les roues, deux grands lévriers danois, superbes, d'un noir gris lustré, la poitrine et les pattes blanches, leurs yeux aux prunelles d'un bleu étrange, bordés de jaune, brillant entre deux oreilles mobiles, sans cesse baissées être dressés, droites et aiguës, couraient, retenus par la voix de Marsa qui les appelait de temps à autre par leurs noms hongrois :

—Ici, *Duna*!... Ici, *Bundas*!

*Duna* et *Bundas* (Danube et Velu).

Avec un énorme chien de l'Himalaya, terrible dans sa toison jaune touffue, pareil à une grosse boule menaçante, et ses dents longues, bête quasi féroce portant le nom d'*Ordog* (Diable), ces lévriers étaient les compagnons de promenade de Marsa et ces sauts intrépides des chiens soumis à cette jeune fille qu'ils eussent renversée d'un coup de patte et déchirée d'un coup de dent, donnaient à la *Tzigane* un renom d'excentricité. Elle ne s'en vantait ni ne s'en irritait, l'opinion de la foule lui étant parfaitement indifférente.

Elle habitait toujours, près de la forêt, au-delà des allées élégantes, la villa, ornée de la sainte icône moscovite, qu'avait fait bâtir le prince Tchéreteff, et elle y restait obstinément seule, dans le tête-à-tête éœurant du vieux Vogotzine, qui la regardait avec respect de ses gros yeux éternellement humides de cognac.

Aussi, fuyant le logis, avide d'espace et d'air, vraie fille de Hongrie, Marsa aimait à s'échapper à travers le beau parc silencieux, à se lancer dans les longues avenues presque désertes, ouverte à perte de vue jusqu'à un horizon bleuâtre, lointainement aperçu au bout de la voûte sombre formée par les arbres. Des oiseaux pinsons ou passereaux, s'enlevaient de la route, effrayés par le bruit du cheval, et, éperonnant sa monture, Marsa s'enfuyait dans une envolée de galop jusqu'aux sentiers perdus, aux petites chemins presque inconnues, avec des fourrés pleins de genêts aux fleurs d'or et de bru-

yères roses, où les bûcherons travaillaient comme à demi enfoncés dans l'herbe haute, criblée de fleurettes à clochettes bleues ou à pétales jaunes.

Ensuite, lentement, la tzigane reprenait le chemin de la villa. Elle rentrait, s'asseyait devant son piano et jouait avec d'ineffables douceurs, comme des souvenirs d'une autre vie errante et libre de sa mère, les airs hongrois de Jean de Németh, la triste *chanson de Plevna*, l'air pimpant de la *Petite brune de Buda-Pesth* et cette romance amère, mélancolique : *Il n'y a qu'une belle fille au monde* andante morne et désespéré qu'elle préférait à toutes les autres mélodies, parce qu'elle répondait, avec ses accents navrés, à un état particulier de son âme.

Une souffrance évidemment se cachait au fond de son cœur de femme. Amertume de ses premiers souvenirs? Peut-être. Douleur physique? Qui sait? Marsa, malade, avait dû passer un hiver à Pau quelques années auparavant. Mais plutôt s'était l'être moral qui éprouvait, en Marsa Laszlo, une inquiétude ou une torture et qui avait besoin de ce grand silence dans cette sorte de retraite voulue.

Les journées passaient ainsi, dans cette villa de Maison-Laffitte où la tizsa étaient morte. Bien souvent, Marsa s'enfermait dans la solitude de cette chambre mortuaire, demeurée telle que sa mère l'avait laissée. En bas le général Vogotzine, fumant sa pipe, restait en tête à tête avec un carafon d'alcool. En haut Marsa priait.

Elle sortait encore quelquefois, malgré la nuit, et, à travers les allées sombres, dans la lumière grise des soirs de lune ou l'épaisseur même des ténèbres, elle allait jusqu'au petit couvent de l'avenue Eglé où des sœurs bleues étaient alors établies, ces sœurs qu'elle rencontrait souvent par le Parc, avec leurs grandes robes de drap bleu, leur voile blanc, une médaille et un crucifix d'argent sur la poitrine, un chapelet aux grains de bois pendu à la ceinture, rendant un petit bruit d'osselets quand elles marchaient.

La petite maison de communauté était close, la grille fermée. La chapelle seule avec ses vitraux éclairés par une lumière intérieure, semblait vivante.

Et Marsa, immobile, s'arrêtait là, appuyant son front fiévreux contre les barreaux froids et regardant d'un air égaré, avec d'âpres tentations de modification, d'ensevelissement rapide, en pleine vie, des appétits ardents de suicide et se disant :

—Qui sait? L'oubli profond est peut-être là!

L'oubli! Marsa avait donc à oublier?

Quelle torture secrète donnait à son beau visage ce rictus souvent amer, parfois terrible aussi, qui contrastait alors si étrangement avec son habituelle expression d'enthousiasme et de foi passionnée?

Elle restait debout devant le vitrail de la chapelle. Des bruits de prières et de versets marmottés, s'en échappaient comme des bourdonnements, comme le bruit d'ailes invisibles. Les sœurs bleues faisaient, derrière ces murailles, les prières du soir.

Est-ce que la prière chassait l'angoisse et les cuisants souvenirs?

Marsa était catholique, de par sa mère appartenant à la minorité des Tziganes romains dont la plupart sont grecs orthodoxes, une fraction assez considérable professant le calvinisme. La fille de la Tizsa pouvait donc enterrer sa jeunesse, l'ardeur de ses vingt ans, dans le couvent des sœurs bleues.

Ce murmure sourd des versets, ces prières qui s'éteignaient, recommençaient, mouraient dans la nuit comme des soupirs, l'attiraient et lui donnaient comme les arbres de la forêt, l'impression de cette paix, de ce grand repos qui était le rêve même de cette âme altérée de calme éternel.

Puis, brusquement, la *Tzigane* détachait ses regards de la fenêtre gothique, aux vitraux rougis, et elle s'éloignait disant tout haut dans la nuit :

—Non, le repos n'est pas là! Et le repos, d'ai-

leurs, où est-il?... Il est en nous! On ne le trouve nulle part quand on ne l'a point dans le cœur!

Alors, après ces ardeurs de solitude, ces appétits de cloître, ces soifs d'anéantissement, de disparition et d'oubli, tout à coup Marsa éprouvait le besoin de l'existence fouettée, fausse et entraînée, de la vie de Paris. Elle quittait Maisons, emmenait avec elle une femme de chambre ou même le vieux Vogotzine, assez ennuyé, et elle descendait dans quelque hôtel immense, louait un appartement au *Continental* ou au *Grand Hôtel* absolument comme une étrangère, dinant à la table d'hôte, au restaurant, cherchant le brouhaha, le tapage, l'antithèse de cette vie d'ombre et de silence qu'elle menait dans les grandes allées de son parc.

Elle se montrait partout, se saturait de choses inédites, de théâtres, de soirées,—comme lorsqu'elle acceptait l'invitation de la baronne Dinati,—et lorsqu'elle avait la nausée de tout le factice, de l'appâté, du conveuu de la vie mondaine, ardemment, fiévreusement elle retournait à ses bois, à ses chiens, à sa solitude et, fût-ce l'hiver, elle s'enfermait durant de longs mois dans son logis désert, en pleine neige. Et cette existence n'était-elle point douce et éminente, comparée à celle qu'avait menée la Tizsa dans le vieux château farouche des environs de Moscou?

C'était dans cette solitude, dans la villa de Maison-Laffitte que le prince Andras Zilah, devait revoir Marsa Laszlo. Il s'y présenta et il y revint. C'était peut-être, depuis la mort du prince, le seul homme que le général Vogotzine eût sulué chez sa nièce. Marsa était toujours profondément heureuse lorsque Andras voulait bien se rendre chez elle.

Mademoiselle devient coquette lorsque le prince Zilah vient à Maisons, lui disait sa femme de chambre.

C'est que le prince Andras n'est pas un homme comme un autre. C'est un héros et c'est mon héros! Il n'y a pas, au pays de ma mère, de nom plus populaire que le sien.

—J'en avais déjà entendu parler à Mademoiselle par M. le comte de Menko.

La femme de chambre eût voulu enlever à sa maîtresse tout éclair joyeux dans le regard qu'elle y eût brusquement réussi.

A ce nom que Menko, l'expression du visage devint menaçante et mauvaise. Ses yeux se cernèrent brusquement d'un cercle bleuâtre et dans le froncement de ses sourcils il y avait comme le mouvement d'un arc tendu, une flèche aiguë prête à partir.

Le prince Andras avait remarqué ce changement de visage, lorsqu'il parlait à Marsa chez la baronne Dinati. Il n'avait rien oublié de cette chère soirée, de cet entretien plein de fièvre charmée. L'amour du prince Andras pour la *Tzigane* était née de cette rencontre et avait grandi, de jour en jour, depuis ce soir-là. (A suivre.)

### Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'édition peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne preve "prima facie" d'intention de fraude.